Zeitschrift: Revue de linguistique romane

Herausgeber: Société de Linguistique Romane

Band: 28 (1964) **Heft**: 109-110

Artikel: Quelques curieuses modifications de désignations toponymiques dans

les documents carolingiens des Pyrénées orientales

Autor: Guiter, Henri

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-399325

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 27.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

QUELQUES CURIEUSES MODIFICATIONS DE DÉSIGNATIONS TOPONYMIQUES DANS LES DOCUMENTS CAROLINGIENS DES PYRÉNÉES ORIENTALES

De façon générale les noms de lieux jouissent d'une stabilité particulière, plus spécialement les noms de lieux habités et les noms de cours d'eau, c'est-à-dire les noms des endroits où l'homme a un accès facile et immédiat; les noms de montagnes ont une fixité sensiblement moindre.

Par exemple le nom de notre petite province, Rosselló, est attesté depuis le vie siècle a. J.-C. sous forme Ruscino, et toute l'Antiquité de langue grecque ou latine nous confirme cette même appellation, aussi bien Polybe, Strabon et Ptolémée que Tite-Live, Pline et Auienus. Les altérations subies dans le cours du haut moyen âge, dissimilation, suffixation, etc., n'enlèvent rien à la continuité de dénomination. De même, le nom du fleuve Tec est le légitime héritier du Tichis de Pomponius Mela et du Tecum de Pline.

Cependant nous savons pertinemment que certains lieux ont été rebaptisés, bien souvent pour aduler les puissants du jour, — selon une technique qui sévit particulièrement sur les noms de rues. En 1840, l'agglomération qui était connue depuis le IXe siècle au moins (en 832 ipsos Bagniles) sous le nom d'Els Banys d'Arles, devient Amélie-les-Bains. En 1815, le hameau qui s'appelait depuis deux siècles La Guingueta d'Hix, devient officiellement Bourg-Madame. A la fin du XVIIe siècle on sait dans quelles conditions Montlouis évince la vieille dénomination de Vilar d'Ovansa (en 965 Villare de Auancia).

Il serait injuste de croire par ces exemples que de telles innovations soient propres à la domination française. La ville que toute l'Antiquité (cf. Polybe, Strabon, Ptolémée, Tite-Live, Pomponius Mela, Pline,...) avait connue sous le nom vénérable de *Illiberri* (soit *Villeneuve* en basque ancien), et qui porte encore ce nom au 111e siècle sur la Table de Peutinger,

cette ville devient subitement au Ive siècle Helena (en 350 Castrum Helenae), terme qui devait aboutir dès le Ixe siècle à notre moderne Elna: il s'agissait de rendre hommage à Hélène, mère de l'empereur Constantin, régnant au début du Ive siècle.

En dehors de ces cas d'espèce, la stabilité des toponymes est tout de même chose assez relative. Presque à première vue, nous pouvons séparer les noms de lieux catalans en deux grandes catégories :

1º Les noms de lieux préromans, qui sont certainement vieux de plus de deux millénaires: Rosselló, Vallespir, Tet, Tec, Ur, Hix, Err, Adesig, Enveig, Molig, Polig, Osseja, Naüja, Costuja, Saneja, Estocr, Cotlliure, Nyer, Tuïr, Tuès, Tuèvol, Marcèvol, Isòvol, Saltègal, Ardòvol, Arsèguel, Voló, Dorres, Beders, etc.

2º Les noms de lieux romans, qui sont non moins certainement vieux de moins de deux millénaires: Albanyà, Alenyà, Brullà, Clarà, Cornellà, Flassà, Fullà, Llançà, Llupià, Boera, Cabrera, Cervera, Clavera, Colomera, Corbera, Fontanera, Formiguera, Junquera, Llavanera, Llobera, Fontpedrosa, Fontrabiosa, Falgoses, Neulós, etc.

En ce qui concerne les noms de lieux romans, postérieurs à l'arrivée des Romains et à l'importation du latin dans notre pays, nous sommes biens sûrs qu'il ne s'agit pas de toponymes primitifs; mais la certitude inverse ne nous est pas davantage acquise en ce qui concerne les toponymes préromans, parce qu'il nous est impossible de savoir, faute de témoignages épigraphiques successifs, s'ils n'ont pas remplacé des termes antérieurement usités. Par exemple, le seul fait que l'antique *Illiberri* porte ce nom de « Ville Neuve » laisse entendre que sur le même site, ou un site voisin, s'élevait précédemment une agglomération humaine plus ancienne.

Nous voudrions envisager ici quelques mutations toponymiques bien attestées, qui furent, semble-t-il, spontanées, c'est-à-dire non provoquées par la pression d'un pouvoir central.

Au sud du col de la Perche, la montagne actuellement dénommée Cambre d'Ase (c'est-à-dire « la cambrure de l'âne », cámuru de ásino) s'appelait aux ixe et xe siècles monte Catella pendente, « la petite chienne inclinée », et servait de limite aux territoires des communes avoisinantes. Catella pendente aussi bien que Cambre d'Ase nous montrent que le profil de cette montagne a toujours évoqué une échine animale, mais que le choix de l'animal a pu évoluer au cours des siècles.

Nous envisagerons une autre intervention animale dans la toponymie avec un col des Albères situé au sud-ouest de Banyuls-sur-Mer, el Coll del Llop. En 981 l'éminence voisine, limite d'un alleu concédé par le roi Lothaire au duc Gausfred, porte le nom de Pogium Lupicaga. Pogium est un barbarisme pour podium, refait à partir de cat. puig; quant à Lupicaga, on voit qu'il y est bien question d'un loup, et même de ce que fait là ce loup (cat. mod. llop hi caga, lat. lupus hic cacat), car il ne fait pas de doute que nous sommes en présence d'une expression romane. Si nous avions le moindre doute, l'euphémisme pudibond dont use une charte de 1123, le lèverait immédiatement; la même éminence est désignée sous le nom de Digestorium de Lupis: ah! qu'en termes galants...

Un souci du même ordre nous vaut au xe siècle une anecdote amusante. Il existe dans les Pyrénées plusieurs toponymes d'origine préromane dont la forme actuelle est Queralps; le plus connu est le village de la Vall de Ribes proche de l'ermitage de Núria. Le même nom désigne une éminence des Albères voisine de La Selva de Mar en Ampourdan; cette éminence a servi à jalonner la limite d'une donation de terrain faite en 974 par le comte Gausfred au monastère de Sant Pere de Rodes, donation confirmée la même année par une bulle du pape Benoît VI, et en 982 par un précepte du roi Lothaire. Comment latiniser pour l'introduire dans une charte latine, le terme de Queralps? Dès 839, dans l'acte de consécration de la Seu d'Urgell, le village de la Vall de Ribes avait pris la forme de Keros albos, et cette même expression sera employée en 1063 pour le Queralps qui nous intéresse présentement. Mais au xe siècle un scribe peut-être facétieux eut l'idée d'assimiler Queralps à carall (un dérivé de caro, mot que tout le monde comprend, ne serait-ce que pour l'avoir entendu comme juron), et d'adopter une forme latine Caralio. Gros émoi dans les chancelleries! La Bulle Papale supprime ce repère malsonnant. Le secrétaire du comte Gausfred le désigne par une longue périphrase : qui habet inhonestum atque incompósitum nomen; cuius tamen nomen ómnibus notissimum est, quem nos propter deformitatem scribere deuitamus; il plane comme un regret sur le fait que ce nom qui brave l'honnêteté, soit «cependant très connu de tous». Quant au rédacteur du précepte royal il s'est contenté d'écrire imperturbablement : in sumitatem ipsius montis qui uocatur Carálio. Peut-être ignorait-il le sens exact du mot carall? Peut-être aimait-il les plaisanteries d'un goût douteux? Peut-être le souci de précision géographique l'emportait-il sur les scrupules de bien parler? Ouoi qu'il en soit, une forme Casralio reparaît encore en 990, et il s'en

est donc fallu de peu qu'un mont Carall ne se substitue au mont Que-ralps.

Encore à propos de toponymes d'origine animale, nous trouvons dans les Albères occidentales, exactement au nord-ouest du village de Molló, une Serra de la Fembra morta. Fembra est la forme que doit prendre régulièrement en catalan le latin femina, qui a donné le français femme; mais ce mot de fembra est sorti d'usage dans la langue moderne. Nous serions tenté de traduire « chaîne de la femme morte », si la même montagne n'était désignée en 947 sous le nom de Equa morta, c'est-à-dire « jument morte ». Ceci nous rappelle à propos que cat. fembra a suivi la même évolution sémantique que son correspondant castillan hembra, signifiant « femelle » et non plus « femme ».

Une circonstance fortuite a valu au x1° siècle un changement de nom du col qui sépare le bassin de la Tet de celui du Sègre. Les quelques maisons situées en ce point s'appelaient jadis « les mas de Pujol ou de Pujó », sans doute d'après le nom de leur propriétaire : en 965 Mansos de Puiol, en 979 Manso de Puio, en 1034 Mansum de Puio. Mais à partir de la fin du x1° siècle il n'est plus question que de coll de la Perxa, sans doute parce qu'une perche indiquait l'endroit de passage en période d'enneigement : en 1095 ad Pertiam, en 1097 de Pértica Porti, en 1174 ecclesiam de Pértica, en 1258 Ste Marie de Pértica, en 1328 B. Marie de la Pertxa, etc. La vieille dénomination n'apparaît jamais plus.

En Fenollet, un monastère de Saint-Paul a fini par imposer son nom à la commune sur le territoire de laquelle il était bâti. Pierre Vidal nous dit dans son « Guide Historique » (p. 499) qu'avant le xive siècle, Saint-Paul-de-Fenollet s'appelait Sant Pau de Valolas; en réalité, une charte de 1120 mentionne déjà le monastérium S. Pauli quod dicitur Valolas. Ce terme de Valolas nous laisserait rêveurs quant à son étymologie, si une charte plus vieille de près d'un siècle, datant donc de 1021, ne venait à notre aide : cænóbium S. Pauli qui est situs in Valle Ausoli. Ainsi donc Valolas représente une contraction de *Valausolas. Ceci est très important, parce que nous avons ici une preuve de plus que le Fenollet, avant le traité de Corbeil, était situé dans le domaine de la langue catalane : la réduction de la diphtongue au à o, et surtout la chute du z intervocalique sont des traits caractéristiques du catalan en face de l'occitan. Une autre dénomination semble avoir précédé celle de Valle Ausoli; c'est celle qui est mentionnée dans une charte de l'an 1000 : monastérium nómine Monisaten quod est in honore S. Pauli. P. Vidal ne cite pas Monisaten, mais,

sans références et sans dates, il allègue des formes anciennes Monedaten et Monedariæ. Monedaten peut fort bien coïncider avec Monisaten; mais Monedariæ se réfère à un autre toponyme, Montner, attesté en 842 sous le nom de uillar Monedaria. D'ailleurs la fondation du monastère de Saint-Paul ne semble remonter qu'à 965. Saint-Paul-de-Fenollet s'est donc appelé Valolas et Valle Ausoli au bas moyen âge, et auparavant Monisaten.

A la limite méridionale du Fenollet, le changement d'un nom attesté à l'époque carolingienne, s'est produit au XIVe siècle. Pour un même lieu nous relevons lès formes : en 842 Iuncariolas, en 1020 Iuncherolas, en 1154 Ioncheroliis, en 1329 Pulchro Statu, en 1334 Pulcro Stare, en 1340 Joncheroles, en 1350 Bello Stare, en 1395 Bellestar, en 1400 Jonquerolles et Bello Stare. Les dernières attestations indiquent qu'il s'agit du village de Belestà, dont le nom actuel ne s'est pas imposé sans une longue lutte avec la vieille dénomination de Jonqueroles. Il s'agissait là d'un dérivé roman de « jonc », analogue au toponyme Falguerola, dérivé de « fougère ».

Nous en arrivons maintenant à des toponymes pour lesquels nous possédons deux noms, dont l'un paraît bien être la traduction de l'autre dans une langue différente.

Tel est le cas du nom de la rivière *La Muga*, qui prend sa source près de Costuja, et va se jeter dans le golfe de Roses; le périple d'Auienus la désigne sous le nom d'Anystus amnis, mot grec manifestement latinisé, ainsi qu'en témoigne la présence du y. Or Muga est un mot basque toujours vivant signifiant (Dic. Lhande) «limite, borne, fin, extrémité, but à atteindre »; et d'autre part Anystos ou Anysteos sont des dérivés du verbe grec anyo signifiant (Dic. Alexandre) « achever, mettre à fin, accomplir, se terminer, aboutir à un résultat ». Les deux mots appartiennent à la même catégorie sémantique, et il y a eu transposition par les voyageurs grecs de l'idée de « limite » exprimée par le terme indigène. Mais dans le haut moyen âge l'article le plus usité sur le domaine catalan dérivait du latin ipse, d'où une forme féminine sa (qui n'a subsisté présentement qu'en baléare et en quelques points de la Costa Brava). Un calembour basé sur une hypercorrection (en catalan mb se réduit régulièrement à m) a amené le nom de la rivière Sa Muga (attesté en 1144) à une forme latinisée Sambuca ou Sambuga (dès 844), mise en relation avec le nom latin du « sureau », sambucus. En réalité, sambucus s'était réduit à sabucus dès l'époque latine, si bien que le nom catalan du «sureau» est non pas *samuc, mais bien sabuc ou saüc. Le « sureau » n'a donc rien à faire dans la dénomination de La Muga, et la forme carolingienne Sambuca est une

réfection de scribes trop confiants dans leurs connaissances de phonétique historique.

Il est un toponyme archaïque pour lequel nous avons la chance de posséder une traduction latine du IXe siècle. C'est le mot Tolon. Il a servi à désigner autrefois la région de Peralada en Ampourdan, et nous le trouvons employé jusqu'au xie siècle (en 934 castro Tolone, en 977 castro Tholone, en 1019 Tolono Castro). Par ailleurs, il semble bien que ce soit le même mot qui ait nommé l'actuel village de Telló en Baridà (en 839 Sancte Marie Tollonensis, en 835 Tellone, en 890 pago Tollonense, en 958 Tollone, en 983 Tollone, en 999 pago Tolonense, en 1011 Telone, en 1040 Tolon, en 1102 Tollone, en 1132 castro de Tolone, en 1342 Telo). Nous n'aurions que bien peu d'espoir d'interpréter le mot Tolon, si une charte de 844 ne nous donnait l'éclaircissement suivant : et postea nomen Petralata ibi miserunt quæ ántea a paganis Tolon, siue terra mórtua, uocáuerunt... « et ensuite on donna le nom de Peralada à l'endroit que précédemment on avait appelé d'après les païens Tolon, c'est-à-dire la terre morte...». Ainsi donc Tolon signifie « terre morte ». Dans quelle langue? Dans la langue des « païens ». Au Ixe siècle les « païens » auraient bien pu être les Arabes; peut-être sont-ils plus anciens (ántea) et représentent-ils des préromans? Pour une fois que nous avons un toponyme archaïque avec sa traduction assurée, nous ne savons à quelle langue le rapporter.

Toujours dans l'Ampourdan, un précepte donné en 844 par le roi Charles au monastère de Les Escaules, nous introduit de singuliers toponymes : et in Petralatense pagis cella Sancti Pauli que dicunt Lirlir, et uillare que dicunt Leocarcari in monte Albário... Sur la situation de Lirlir nous restons incertains, car, bien que l'ancien pays de Peralada soit peu étendu, nous n'y trouvons plus trace d'un ermitage de Saint-Paul. Quant à Leocarcari, une charte de la même année associant ualles Leocarcari et Cantalupis, nous permet de le situer au voisinage de Cantallops, ce qui correspond d'ailleurs à la localisation dans les Albères. Lirlir était-il en relation avec le basque lirlera, « infiltration d'eau » ? En tout cas, l'idée de rocher semble apparaître aussi bien dans canta que dans cari, et l'un des mots pourrait bien être un calque sémantique de l'autre.

Remontons maintenant vers la Cerdagne. Au passage, remarquons que le contresort montagneux qui prolonge le *Cambre d'Ase* vers le nordouest, entre *Sant Pere dels Forcats* et *Eina*, et qui est désigné maintenant sous le nom de *Roques Blanques*, s'appelait à l'époque carolingienne *Chero Ennegone* (documents de 876 et de 937). *Chero* est apparenté au basque

barri, et signifie « rocher ». Ennegone est bâti sur le vieil anthroponyme pyrénéen Ennego, source du prénom navarrais Iñigo. On peut se demander si Eina, attestée sous la forme Esna dès le début du xe siècle jusqu'au xIIe, ne serait pas en relation avec ce prénom Ennego.

En descendant vers la conque cerdane, un autre problème nous est posé par les noms anciens de *Santa Llocaia*; celui de la patronne de l'église n'est devenu prédominant pour désigner le village qu'à partir du xne siècle. Or il s'avère que précédemment l'agglomération était nommée avec trois termes différents, dont divers textes manifestent l'équivalence :

997 in pauo Liuiense in uilla Darnaculecta quæ uocatur Septe...
1020 términis de Dorna collecta in uillare Septem...
1071 in términis uille de Coma uel de Set...
815 per ipsa coma Durinilega...

Nous avonc donc, avec plus ou moins de variantes, les trois vocables Darnacollecta (cf. Dernacueillette en Languedoc), Septem et Coma. Coma ne subit pas de modifications, et n'offre aucune difficulté : il s'agit de cumba avec réduction normale de mb à m. Septem se présente en 991 sous la forme uilla Sed; il semble bien que Septem soit une fausse étymologie construite sur l'ancien Sed, car on ne voit pas trop ce que viendrait faire un numéral dans une désignation toponymique, et il s'agit sans doute du basque Zede ou Xede, synonyme de muga avec le sens de « borne, limite ». Reste le dernier appellatif qui se présente sous les formes successives: 815 Durinilega, 839 (Acte de Consécration de la Seu d'Urgell) Darnacollecta, 997 Darnaculecta, 1011 Dearna Collecta, 1020 Dorna collecta. La forme de 1011 accuse un effort pour tendre vers une fausse étymologie de arena collecta « de sable rassemblé ». La forme de 815, assez différente des autres, est-elle plus conforme à l'original, ou résulte-t-elle d'une erreur de scribe? Nous nous contenterons d'enregistrer à l'époque carolingienne l'existence pour l'actuel village de Santa Llocaia, de dénominations multiples disparues aujourd'hui.

Voici donc quelques résultats, certains assez amusants, d'une promenade à travers *Catalunya Carolingia* de R. d'Abadal et *Documents pour l'histoire du Roussillon* de B. Alart. Ces exemples, qu'il serait possible de multiplier, nous montrent que la stabilité des toponymes, souvent impressionnante, est parfois au contraire assez relative.

Henri Guiter.